

REVUE  
DE LA  
NUMISMATIQUE

**BELGE,**

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE,  
PAR MM. R. CHALON, L. DE COSTER ET CH. PIOT.

2<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II.



BRUXELLES,  
LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE D'AUG. DECQ,  
9, RUE DE LA MADELEINE.

1852

## MONNAIE DE KHARIZM.

---

Olaüs Tychsen, en 1794 et en 1796, ne connaissait guère de monnaie seldjouke d'Iran, ni de Kerman, encore moins de Kharizm. Enfin il rencontra une pièce de Seldjouk d'Iran, mais aucune de Kharizm; Castiglione, Marsden, autant que je me rappelle, n'en donnent aucune; Pietraszewski ne l'avait point. En 1821, Fráhn, rendant compte de ce qui se trouve dans le musée de Petersbourg, dit : La classe de Khorezm contient la monnaie tout à fait inconnue et très-importante non-seulement des princes antérieurs, mais aussi de la dynastie de Kotbeddin Mohammed qui possédait à la fin Khorezm, Khorassan, Mavaralnahar, Sedjestan, Kerman et l'Irak persan. Le musée possède 12 pièces d'or ou de cuivre venues tout récemment de la Boukharie. C'est un bon commencement pour les dynasties qu'aucune collection étrangère ne paraît avoir. Des dynasties plus anciennes on a des pièces d'Ahmed ben Mohammed, 566 (976), de Mohammed ben Ahmed, d'Ali ben Mamoun, 590 (999); de la dernière de Kotbeddin on en a de Tadscheddin Ilarslan ben Atzis entre 555-558 (1160-1163), d'Alaeddin Tokousch (—1200), d'Alaeddin Mohammed ben Tokousch : Khorezm, Samarkand, Bokhara, 611 (1214) (¹). Cinq ou six pièces de la

(¹) *Das muhammedanische Münzkabinet des asiatischen Museum zu Peterb.* 1821, p. 56.

dynastie de Kotbeddin sont donc une des richesses du musée de Pétersbourg, lequel, par sa position et ses relations asiatiques, était à même, plus qu'aucun autre, de se les procurer. Si Frâhn eût donné la description de ces pièces, la publication de la pièce de cette dernière dynastie que le musée de Bruxelles possède, serait peut-être sans intérêt.

Khovarezm ou Kharizm, aujourd'hui Khiva, est un pays situé à l'orient de la Kaspienne, rapproché du centre de l'Asie, entouré de déserts sablonneux qui le séparent de la Kaspienne et des pays environnants des Turkomans, de Mavarnahar, de Khorassan, aussi bien que de Dahistan et de Taberistan : mais ces déserts ne l'isolent point, il est accessible, exposé avant tout à l'invasion du sable que les vents poussent sur ses terres fertiles. Il est traversé par le fleuve Djihoun ou Amou, ancien Oxus, qui, avant de se perdre dans le lac Aral, divise plusieurs fois les eaux de son lit majestueux, dans des plaines qui les absorbent ou les laissent s'écouler par des ravins de pente incertaine. Les canaux qu'on y a creusés, témoignent que les habitants s'occupaient du bien être du pays.

En effet, ce pays avait des réminiscences traditionnelles très-anciennes. C'est un poste avancé de la lutte des Pischadiens de l'Iran, avec Afrasiab de Touran, ou des guerres les plus anciennes entre les Persans et les Turks. C'est dans Kharizm que périt le roi turk Scheidad, fils d'Afrasiab, dans la dernière affaire contre Kaïkosrou, roi des Perses, qui fonda la dynastie des Kaïanides. Kharizm continua d'être regardé comme une partie de la Perse, quoiqu'il ne fût guère conquis par Alexandre le Grand. Les Arabes renversant

l'empire persan des Sassanides, s'emparèrent de cette province et ils remarquèrent bientôt que l'esprit des habitants était supérieur à celui des habitants de Samarkand et du Khorassan; ils observèrent aussi une singulière disposition pour la musique; les pleurs des enfants nouveau-nés avaient des inflexions et des fredonnements harmonieux qu'on n'entendait nulle part ailleurs.

Lorsque les Arabes commencèrent à cultiver les lettres, Khovarezm fournit à la science un contingent de savants qui illustrèrent la cour des khalifs à Bagdad.

La domination des khalifs était d'abord immense. Successivement entamée, elle ne conservait qu'une espèce d'autorité spirituelle sur ceux qui la démembraient et s'érigeaient en princes. Les khalifs réduits à la possession de la ville de Bagdad et de son petit canton, en qualité de chef du culte, comme *emir al moumenin*, ce qui veut dire, commandant des fidèles, reconnaissaient, confirmaient, honoraient de différents titres les dynasties qui ne cessaient de déchirer les entrailles du khalifat, chacun avide de s'agrandir et d'être renommé par des conquêtes. Kharizm passa alors, des Gaznevites aux Bouides, ensuite à la dynastie turke des Seldjoukides.

Les Bouides assujettirent complètement les khalifs et obtinrent à cet effet le titre d'*emir al omrah*, c'est-à-dire, commandant des commandants. Les Seldjouks, qui se disaient descendants d'Afrasiab, possédant la Perse, l'Irak ou Djébal, Kharizm, le Khorassan et plusieurs provinces adjacentes, remplirent ensuite la haute dignité d'*emir al omrah*. Leur puissance continuait d'avoir un éclat, autant par les princes qui se succédaient, que par les foyers de la

lumière qui animait encore Schiraz, Samarkand, Merou leur principale capitale. La monnaie seldjouke témoignait de leur fidélité à l'autorité des khalifs, parce qu'elle portait dans ses épigraphes, comme toutes celles des fidèles, les deux noms à la fois, du sultan et du khalif (†).

A la cour de ces sultans, un esclave Balkategin, gagnant la confiance, fut élevé à la dignité de *teschadar*, d'échanson. Son esclave Boustegin Gourgé eut le même succès et succéda à son ancien maître dans cette charge lucrative. Le revenu du Kharizm récompensait le haut dignitaire. L'échansonat et la rente kharizmienne passa ensuite à son fils Kotbeddin. Les fastes musulmans n'offrèrent pas d'exemple d'une semblable constance. Kotbeddin sous trois règnes, pendant trente années (1096-1127), jouit de sa haute position comme échanson, et son autorité grandit à tel point que les sultans le décorèrent du titre royal de schah de Kharizm. Jusqu'à sa mort il fut fidèle, ne trahit point la confiance qu'il avait justement méritée et put installer, dans cette fonction et dans la possession de Kharizm, son fils Atzis. On ne sait pas si Kotbeddin avait le droit de battre la monnaie.

Sandjar, *emir al omrah* et sultan, régnait alors (depuis 1107). Il se bornait à garantir la sécurité de son empire et sut gagner l'affection de ses sujets. Les poètes et les courtisans le qualifiaient d'invincible, d'un autre Alexandre, et ces derniers l'encouragèrent à faire la guerre aux Turks ou Tatares de Kara-Kathai ou Khotan, guerre dans laquelle il fut complètement battu. Cet échec ne l'empêcha pas de céder

(†) TYCHSEN, *Introductionis additamen*, p. 55.

au conseil des courtisans, qui l'engageaient à châtier les Turkomans. Battu, il fut fait prisonnier et sa captivité se prolongea pendant quatre années. Les Turkomans ne savaient que faire de sa personne; la nuit, ils l'enfermaient dans une cage de fer et, le jour, ils lui dressaient un trône dans une tente et lui accordaient assez de liberté. A la nouvelle de la mort de sa mère, il prit la résolution de s'évader, et put, en chassant, effectuer son évasion pour reprendre les rênes du gouvernement.

Pendant sa captivité, son échanson, le roi de Kharizm, Atzis, administrait l'empire conjointement avec Tarkhan, mère du prisonnier; et sa fidélité, en cette occasion, se montra à toute épreuve. Bientôt l'active vigilance d'Atzis sauva le sultan d'un nouveau malheur, quand, par d'habiles manœuvres, il le délivra des mains des Turkomans auxquels il était livré par un traître. Sandjar lui témoigna sa reconnaissance, et le déclara souverain dans la province de Kharizm. Mais une cabale était ourdie parmi les courtisans pour le perdre dans les affections du sultan. Atzis, las de leurs intrigues, s'éloigna de la cour. « Si vous avez, seigneur, quelque soupçon contre Atzis, dit un des courtisans, il serait prudent de le faire arrêter avant qu'il parte. » — « J'ai, répondit Sandjar, de si grandes obligations à Atzis et à son père, que je croirais blesser la reconnaissance, que je dois à tous les deux, si je faisais arrêter celui-ci sur un soupçon. J'ai toujours eu pour maxime qu'on doit être toute la vie sensible aux bienfaits. »

En effet, il ne prouva que trop qu'il était fidèle à cette maxime. Par les soins de l'infatigable intrigue, la rupture était déclarée, les courtisans savaient l'envenimer. Atzis

indigné fut poussé en pleine révolte. Trois fois réduit (en 1138, 1145 et 1147), il recouvra la possession du Kharizm par l'inépuisable clémence de Sandjar, qu'il offensait en dernier lieu par une arrogance qui montrait plutôt le mépris que l'orgueil. Tous deux moururent dans le courant de la même année (1157), Sandjar de chagrin (1).

*Atzis* est donc le fondateur de la dynastie de Kötbeddin dans le Kharizm. Elle ne dura que cent ans (1150-1250). Mais elle jeta un éclat très-grand dans un siècle plein d'événements variés et de relations plus animées entre les chrétiens et les mohammedans (2). Les successeurs d'*Atzis* ne ménageaient plus l'empire de Seldjouks où ils savaient conserver des relations créées par de longs services antérieurs. *Ilarslan* (1157-1162) acquit la gloire du conquérant. Il s'empara de Mavaralnahar, et du Khorassan. Samarkand, Nischabour et la capitale des Seldjouks, Merou, composaient l'empire de Kharizm (3).

*Takusch*, le fils aîné d'*Ilarslan*, se vit d'abord surpris par

(1) Les dates de cette intéressante histoire, dont d'Herbelot et Marigny racontent les détails, sont très-discordantes. Ni l'un ni l'autre ne se sont donné la peine d'y réfléchir. Si Sandjar ne sortit de sa captivité qu'en 551 et mourut de chagrin en 552, revoyant ses États en désordre et ruinés, l'administration d'*Atzis* ne se recommande pas à la reconnaissance du sultan, et pour *Atzis*, il n'y aurait pas d'histoire.

(2) C'est le siècle de Roger de Sicile, de Saladin, de Frederik II ; le temps des croisades, de la chute de Constantinople ; de la puissance papale qui culmine, et de la dernière lueur du khalifat. L'Africain Edrisi, est coopérateur des travaux géographiques à Palerme ; Benjamin de Tudèle et plusieurs mahométans font le tour du monde ; la boussole dirige la navigation ; pèlerinages, commerce animé.

(3) Le musée de Pétersbourg possède sa monnaie.

*Soltanschah* son frère puîné, dans la possession de l'empire. Mais sans renoncer à son droit, et sans insister avec violence, mesurant ses sages démarches avec adresse, il sut regagner et soutenir sa supériorité jusqu'à la mort de son frère, (1192), qui lui assura la possession de tous les États de son père. En même temps Takasch mit fin à la domination des Seldjouks de l'Iran par une bataille décisive, en 1193, dans laquelle périt le dernier sultan Togroul. Par cette victoire il conquit toutes les provinces jusqu'au Tigre et possédait la plus formidable puissance parmi les fidèles.

Les khalifs tyrannisés par les Bouides, traités plus doucement par les Seldjouks, entrevoyaient toujours qu'un moment propice pourrait se présenter pour leur émancipation. Le khalif Nassir s'imagina que la chute des Seldjouks et la mort de Togroul, qui était son *émir al omrah*, lui offrait l'occasion favorable de se relever. Il investit l'ajoubite Saladin de la dignité d'*émir al omrah*, et profitant de l'absence de Takasch, il commença par des intrigues à étendre son autorité en Perse, espérant regagner quelques parcelles des provinces décidément perdues. La vigilance de Takasch, en 1196, arrêta ces beaux projets. Nassir renonça à ses prétentions, mais la bonne intelligence entre eux continuait d'être douteuse.

Takasch se proposait de détruire les ismaéliens, qualifiés aussi (comme ceux du mont Liban) d'assassins, qui se nichaient au centre de ses États et exerçaient leur métier de brigandage et d'assassinats; mais la mort l'enleva de ce monde (en 1200). Les poètes célébraient sa grandeur, ses conquêtes, ses vertus, qui surpassaient les Feridou (petit fils de Djemschid), les Alexandres, les Césars. Le même Kamalleddin, qui passait ses beaux jours à faire l'apologie



des Seldjoukides, encensait la renommée du Kharizmien.

Ces emphatiques éloges glorifiaient ensuite le fils de Takasch, *Alaeddin Mohammed Kotbeddin*, qui lui succéda sans opposition. Paisible possesseur de ses vastes États, il avait des motifs pour marcher contre les sultans Gourides, et continuant la guerre, il profita de la discorde des deux frères pour renverser, en 1203, leur dynastie et s'emparer du Gour; il fut mis par les poètes au nombre des plus célèbres conquérants. On ne sait pas comment les Tartares de Khotan se trouvaient en possession de Samarkand. Mohammed ne négligea pas la première occasion favorable pour recouvrer les villes de Mavaralnahar. Bokhara, ensuite Samarkand et Otrar, lui furent livrés par les intelligences qu'il avait avec les commandants de ces villes. Mais bientôt il fallut courir aux armes : le khan de Khotan envoya une forte armée pour reprendre Samarkand. Mohammed arriva à temps, couvrit la ville et remporta une victoire complète dans une bataille rangée. Fier de ce nouveau succès, il prit lui-même le nom de Sandjar, illustré par l'administration de ses propres aïeux, et fut qualifié d'Aboufath, ou père des victoires, appelé par ses adulateurs *Iskander ihani* (le second Alexandre) qui surpassait la gloire du premier.

Sur ces entrefaites, le fils du khan de Khotan s'était révolté contre son père. Mohammed n'hésita point à entrer en alliance et à agir de concert avec lui à condition que, si Mohammed avait le bonheur d'occuper le premier les principales villes, Kaseghar et Khotan, elles lui resteraient. Mais la trahison déconcerta tout. Le khan de Khotan avait déjà obtenu des avantages sur son fils lorsqu'il tourna ses armes contre Mohammed. Une affaire s'était engagée, et

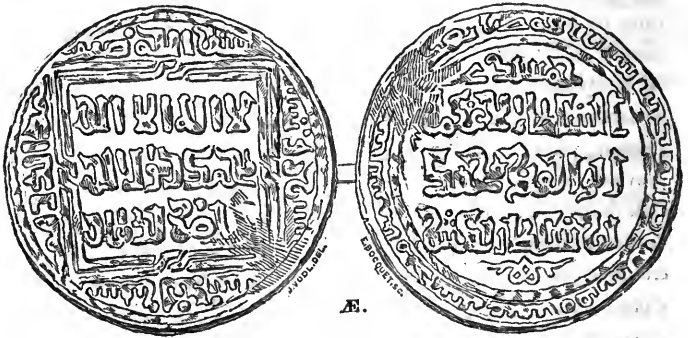
dans le fort de la bataille une partie de l'armée composée de Turkestaniciens, déserta et passa du côté du khan de Khotan. Mohammed se retira en désordre et le lendemain il fut mis en déroute à tel point qu'à peine il put échapper déguisé en Tatare. La retraite des débris de son armée s'était heureusement opérée, parce que les Tatares s'arrêtèrent dans la poursuite, ayant des troubles à apaiser chez eux (1).

Cette disgrâce l'arrêta dans son goût de conquête pendant

(1) Le Khanat tatar, avec sa capitale Khotan, avait une longue existence, qui est assez obscure dans l'histoire mohammédane, et n'y est mentionnée qu'accidentellement sous le nom de Turkestan ou Kara-Kathaï, ou de quelque province qui le composait : c'est le Kizildjis et le Kimakie d'Edrisi. La monnaie de ce Khanat est donc très-importante pour l'intelligence de l'histoire. Le Khanat, situé au centre de l'Asie, fut très-peuplé, et s'étendait jusqu'aux frontières de la Chine septentrionale, c'est-à-dire jusqu'au Kathaï. Les Chinois, suivant de Guignes, l'appelaient Hoeïke, c'est-à-dire Turcs mohammédans. On en a conclu qu'ils avaient accepté l'islamisme : mais il est probable qu'ils étaient hoeïke, pour les Chinois, à cause qu'ils étaient souvent en possession de provinces mohammédanes. Le musée de Pétersbourg possède jusqu'à quatre-vingts monnaies de cette dynastie du Turkestan. Elles ne sont que d'une cinquantaine d'années (590-453, 999-1042), pendant qu'elle était en possession du Mavaranahar, et toutes sont forgées dans cette province (Bokhara, Samarkand, Sogd, Kerminia, Ischtekhen, Khodsehende, Koutlougerken, Fergana, Dabusia, Ausch, Ouskend), toutes fabriquées à l'usage de la province ; aucune turke ou tatare : les Tatares se passaient de monnaie à cette époque-là, de même qu'ils ne voulurent pas en avoir plus tard. Le coin de cette monnaie est tout spécial. Il porte les figures du trèfle, de plusieurs croissants, d'un arc, d'épées, d'une hache, d'un bastion, d'un cheval, d'une tête. Les épigraphes sont en arabe, les lettres quelquefois perlées ; en cercle, croisées, en carré, en triangle et quelquefois le nom du khan est inscrit perpendiculairement à la façon des espèces chinoises ou mongoles. La date est souvent accompagnée des mots : Après la fuite du prophète que Dieu le bénisse. Toutes ces monnaies sont de bronze.

dix ans (1204-1214). Il s'appliqua à l'administration intérieure où il avait beaucoup à réformer, à arrêter les abus et les licences, à soulager le peuple, à animer le commerce et les arts. Il se montra très-actif, mais l'oisiveté ne manqua pas de s'emparer de ses dispositions. Il se noya dans des excès et toute sorte de débauches, et y surpassait Alexandre le Grand. On compte parmi les victimes de sa furie et de son ivresse le pieux scheik Magdeddin al bagdadi, qui, se fiant à la considération que lui témoignait le sultan, s'avisa de lui faire ses respectueuses remontrances sur le tort qu'il causait à sa réputation, à sa santé et à sa religion par ces excès fréquents. Le moment était mal choisi. Le sultan, dans l'emportement de l'ivresse, ordonna qu'il fût immédiatement exécuté. Revenu à son bon sens, il chercha à consoler le fils de cet homme pieux en lui envoyant de grosses sommes d'argent, et il érigea un mausolée au scheik assassiné.

C'est pendant ces années de débauches que la monnaie du musée de Bruxelles fut fabriquée (\*).



(\*) Le musée de Pétersbourg possède aussi la monnaie de Mohammed de l'année 611.

L'épigraphe du champ porte :

حمسند ع...  
السلطان الاعظم  
ابو الفتح محمد  
بن السلطان تكش

Djemschid ....  
sultan le plus grand  
Aboulfeth Mohammed  
fils du sultan Takasch.

La légende tout autour dit :

بسم الله ضرب هذا الدرهم بسمرقند سنة عشرة وستماية العبد له  
Au nom du Dieu, frappé ce dirrhem à Samarkand, l'an dix  
et six cent (610 de l'hégire; 1213 de l'ère chrétienne)....

De l'autre côté, l'épigraphe dans un carré porte la for-  
mule ordinaire et le nom du khalif.

لا اله الا الله  
محمد رسول الله  
الناصر لدين الله

il n'y a de dieu que dieu,  
Mohammed son prophète,  
Nasreddin illah.

Dans les quatre exergues formés par le carré, on a la répé-  
tition de la date et de la fabrique :

بسم الله ضرب  
هذا الدرهم  
بسمرقند سنة  
عشرة وست (ماية)

au nom de dieu, frappé  
ce dirrhem  
à Samarkand, l'an  
dix et six (cent) 610.

Ce côté n'offre aucune difficulté ni rien de remarquable :  
ce sont les formes ordinaires : mais l'autre dans la première  
ligne de l'épigraphe porte quelque chose d'insolite. Je me  
suis adressé à mon ami Pietraszewski, versé dans les lan-  
gues orientales autant par l'expérience que par l'étude. Il y

trouve *جهشيد عالم* *Djemschid séculaire*. La leçon de Djemschid est admirablement débrouillée : mais pour le second mot il n'y a pas de place dans le champ de la monnaie, comme on peut s'en convaincre par un mim final de la seconde ligne. J'aimerais mieux présumer qu'il y avait *جهشيد عال* *Diemschid excelsus*, pour لا du caractère de la monnaie, la place, quoique trop serrée, pourrait suffire. Le mot *excelsus* est en usage dans la monnaie sedjouke, et pouvait très-facilement passer dans celle de Kharizm.

Djemschid ou Djamschid, le quatrième des Pischdadiens et grand-père de Feridoun, quoique conquérant, avait plutôt la renommée d'un prince pacifique et avide des jouissances matérielles de la vie. Fondateur de la ville d'Istakhr, où l'on a trouvé un vase appelé djemschid, ou vase du soleil, célèbre comme emblème de la nature, du monde, du vin, des débauches, des augures. C'est en regardant le fond de ce vase que Djemschid voyait et savait tout ce qui se passe dans le monde, dans la nature. Après 700 années de félicité, Djemschid perdit son empire. Il était du goût de la poésie arabe de relever les souvenirs de ces contes surannés, et les poètes ne négligeaient pas de comparer les contemporains avec les héros de la tradition. Il est donc probable qu'on a comparé Mohammed Kotbeddin à Djemschid, comme on comparait les sultans kharizmiens aux Césars, aux Feridoun. Les dix années de paix et de festins étaient certainement un beau motif pour le poète d'inventer une semblable comparaison : par cette comparaison on ne sait pas s'il augurait la chute de Mohammed. Tout ceci est très-conforme aux usages des cours mohammédanes. M. Alexandre Chodzko, connu par ses voyages dans le Mazendran, et

ses découvertes précieuses pour la linguistique orientale, qui passa plusieurs années à Téhéran à la cour du schah, m'assure que djamschid ou djam entre souvent dans les titres des schahs persans. La qualification de schah était employée dans le Kharizm : mais rencontrer un sultan qui prend dans ses titres le nom de Djamschid et le place dans l'épigraphie de la monnaie me paraît vraiment extraordinaire et incroyable.

La légende de la pièce du musée est dans un mauvais état; je pense cependant qu'on y voit indubitablement le lieu et la date de la fabrication, qui sont répétés de l'autre côté. Les traces qu'on y distingue ne peuvent fournir aucune sentence koranique dont se servait la monnaie mohammedane. Mais à la fin de la date on trouve deux mots auxquels je ne sais donner d'explication.

La monnaie mohammedane était d'or (dinars), d'argent (dirhem) et de cuivre (folles). Cette dernière était épaisse, son module augmenta à la fin du XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle; mais n'arriva jamais au module de la pièce kharizmiennne. En effet, cette dernière n'est pas de cuivre : c'est une espèce de bronze, et elle est très-mince; dans ses légendes elle est qualifiée de dirhem, c'est-à-dire, de monnaie d'argent; elle a dû par conséquent remplacer les espèces d'argent qui peut-être n'étaient pas forgées à Kharizm (1).

La pièce porte le nom du khalif Nassir, comme il était d'usage à la monnaie mohammedane, et c'est une des dernières kharizmiennes qui est au nom du khalif. Mohammed, après dix ans de repos, informé des troubles à Gazna, y fit

(1) Le musée de Pétersbourg ne possède que l'or et le cuivre.

irruption et s'empara sans résistance de la capitale. En fouillant les archives des sultans, il trouva les lettres du khalif Nassir, qui témoignaient de ses mauvaises dispositions envers lui et l'offensaient à tel point qu'il résolut de faire déposer le khalif. Les sectes et surtout les sonnites qui avouaient le khalifat des Abbassides, et les schiites qui suivaient la doctrine d'Ali, agitaient sans cesse les esprits des fidèles. A Bagdad même, et dans la famille des Abbassides, il ne manquait pas de dissension à ce sujet. Il n'était pas difficile à Mohammed d'allumer l'incendie. De retour de son expédition (1214), il convoqua les docteurs de la loi et les imans, qui déclarèrent, dans leur assemblée, que Nassir était un intrus, tenant le khalifat à la suite de l'usurpation des Abbassides. L'histoire était là. Le khalifat appartenait comme de droit à la famille de Houssaïn, fils d'Ali, le plus proche parent du prophète par le mariage de sa fille Fatime avec Ali. La déposition de Nassir fut donc déclarée et eut lieu à Kharizm avec toutes les cérémonies d'usage. A sa place le choix tomba sur Alaeddin almalek Termedi, qui fut proclamé khalif, reconnu dans le Khovarezm et par quelques autres princes.

Mohammed pensa à déloger Nassir de Bagdad et à y introduire son élu Termed. Mais il calcula mal son temps; la première expédition fut arrêtée par les neiges, qui en 1216 semblaient devancer la saison ordinaire. A Bagdad, on cria au miracle. Mohammed se prépara à une autre expédition qu'attirèrent de nouveau des événements plus graves que la neige, et retardèrent la chute du khalifat encore quarante-quatre ans.

Le mongoux Djenghiskan avait subjugué et dépeuplé le

Kara-Kathäi, et détruit la dynastie qui y régnait dans la personne de Kousehlek, ce fils rebelle qui s'était soulevé contre son père, depuis quinze ans.

Djenghiskan, voulant établir des relations commerciales pour son empire, expédia, en 1217, une karavane de marchands à laquelle il joignit un ambassadeur avec des lettres de créance, priant Mohammed de favoriser le passage de la karavane, dont les marchands devaient faire des achats de marchandises en Perse. Arrivée à Otrar, elle fut arrêtée dans de mauvaises intentions par le gouverneur Arrekani ou Gaïrkhan. C'était un Anialkat turkoman, esclave de la sultane mère. Libéré et devenu gouverneur, il portait le nom d'Arrekani. Il se trouvait dans la karavane un marchand qui le connaissait dès sa jeunesse, et qui se permit de l'appeler par son même nom d'Anialkat. L'avare gouverneur ne se possédait plus ; il arrêta tous les marchands, et demanda à Mohammed ce qu'il devait faire avec les espions de Djenghiskan qu'il avait arrêtés. Mohammed répondit qu'il fallait les mettre à mort, ce qu'Arrekani exécuta ponctuellement. Djenghiskan, affligé de ce forfait, envoya exprès à Mohammed pour lui expliquer son dessein, et l'instruire de la forfaiture de son gouverneur. Mohammed différa d'accorder une audience aux envoyés et résolut de ne donner aucune satisfaction aux Mongoux.

Les Mongoux ne tardèrent pas à paraître dans Maveral-nahar. Mohammed rencontra un détachement très-inférieur à son armée et ne put le rompre ni le déplacer ; encore son armée n'était-elle soutenue dans cette journée que par la vaillance de son fils Djelaleddin. Après cette affaire, le sultan perdit courage et douta de son avenir. Sans agir



de son côté avec quelque vigueur, il renforça les villes et les places fortes et se retira d'abord vers Samarkand, ensuite dans le Khorassan. Ses inquiétudes grandissant, il donna ordre de transporter sa famille et ses trésors dans Mazendran; lui-même vint camper avec ses troupes harassées auprès de Nischabour, où il s'abandonna à la bonne chère, apprenant chaque jour quelque désastre. Mais bientôt les Mongoux se répandirent dans le Khorassan et se dirigèrent vers Nischabour. Le sultan se retira précipitamment dans l'Irak, où, poursuivi toujours, il se cacha dans une île déserte de la mer Caspienne, appelée Abgoun. Sentant qu'il était dépisté par les Mongoux, il passa dans une autre, située vers l'Occident, et il y apprit que ses trésors et sa famille étaient tombés dans les mains des Mongoux. La douleur de cette nouvelle termina ses jours, et son corps fut mis en terre dans cette île déserte (1220).

La guerre était sauvage; la résistance des villes et des places fortes, souvent vigoureuse, ne put sauver aucune position. Otrar résista 5 mois, la petite ville de Talekan 7 mois aux efforts de Djenghiskhan lui-même. Toutes les places furent pillées, ruinées, rasées; les habitants en partie conduits dans l'esclavage, ou égorgés en masse. Dans la capitale, à Kharizm, chaque soldat eut, pour sa part, vingt-quatre habitants à égorger. A Herat, le massacre recommença à plusieurs reprises avant qu'il fût achevé. Après la retraite des Mongoux, il se trouva quarante personnes des anciens habitants qui séjournèrent dans les ruines de leur cité, pendant quinze années, avant qu'aucune autre se joignit à eux.

Djenghiskhan, apprenant que Djellaleddin Mank Berni,

filz de Mohammed, avait remporté, près de Barani, des avantages sur les siens, renforcé par quelques chefs, réunit bientôt à Gazna un corps assez considérable, et tourna ses forces contre lui. En attendant, Djellaleddin, étant abandonné des siens, se dirigeait vers ses possessions dans l'Inde. Djenghiskhan l'assaillit avec toutes ses forces; étonné de sa bravoure, il ordonna de l'épargner et de l'amener vivant. La petite troupe diminuait. Djellaleddin n'ayant pas d'issue, monta sur un petit tertre au bord du fleuve, changea de cheval et, prenant congé de ses enfants et de ses amis, s'élança dans l'Indus avec les plus braves qui voulurent le suivre malgré lui. A cette vue, le vieux Djenghiskhan mordit d'abord ses doigts; ensuite, voyant le fugitif de l'autre côté du fleuve, il se tourna vers ses fils, et s'écria : « Voilà un grand homme; heureux le père qui a de tels enfants ! » Les Mongoux n'étaient pas disposés à s'aventurer dans l'Inde; Djenghiskhan sonna la retraite et mit fin à la désolation, en 1222.

Il n'y eut que sept des compagnons de Djellaleddin qui passèrent le fleuve; tous résolurent de rétablir ses affaires. Au bout de deux ans (en 1224), Djellaleddin Mank Berni se trouva à la tête d'une armée capable d'entreprendre de grandes choses. Il entra par le Midi dans ses provinces; partout il fut reçu à bras ouverts, et le poète Kemaleddin chanta hautement que Mank Berni était le soutien de l'État et de la religion, lui qui n'avait pas permis que les cloches des chrétiens (Mongoux) retentissent dans les mosquées.

Djellaleddin avait assez à faire pour rétablir l'ordre dans ses provinces désolées; il y réglait tout, et son activité sous

ce rapport est confirmée par le soin qu'il prit de régler le temps par un calendrier qu'on nomme Djelaléen. Mais quand on compte que, dans le courant de douze années, il avait livré quatorze ou quinze batailles rangées, on voit qu'il était un prince turbulent. En effet, n'ayant pas à combattre les Mongoux qui étaient très-loin, il inquiéta les Géorgiens et l'Arménie, où, en 1229, il fut battu deux fois par les forces réunies des sultans du Roum et de l'Égypte. Il ne put résister aux Mongoux d'Oktajkhan, successeur de Djenghiskhan, qui vinrent, en 1250, pour la seconde fois, détruire l'empire de Kharizm. Poursuivi jusque dans la Mésopotamie, où il se sauva et se cacha sous l'habit d'un dervisch, il périt dans son refuge chez les Kourdes. Plus tard (1258) vinrent les Mongoux sous la conduite de Houlagou, qui mirent fin au khalifat abbasside de Bagdad.

J. LELEWEL.

---